L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

226 | 2018

Varia

Penser l'anthropologie de la Baltique

Rethinking Anthropology of the Baltics

Émir Mahieddin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/31607>

DOI : 10.4000/lhomme.31607

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 20 juin 2018

Pagination : 67-102

ISBN : 978-2-7132-2734-9

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Émir Mahieddin, « Penser l'anthropologie de la Baltique », *L'Homme* [En ligne], 226 | 2018, mis en ligne le 20 juin 2020, consulté le 07 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/31607> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.31607>

Penser l'anthropologie de la Baltique

Émir Mahieddin

6 septembre 2003. Je suis arrivé il y a deux jours à Stockholm. Ove, un ami qui m'accueille chez lui, me fait visiter le centre-ville. Nous descendons du métro à la Gare centrale et marchons vers le quartier de Gamla Stan, la vieille ville. Après avoir arpenté ses rues pavées, parsemées de boutiques et d'échoppes pour touristes où s'achètent les souvenirs de Stockholm, nous arrivons sur l'avenue de Söder Mälarstrand, qui donne sur le Riddarfjärd, baie lacustre qui irrigue la capitale. Nous sommes à quelques encablures de l'endroit où prend naissance le « torrent de Stockholm » (Stockholms Ström), quand les eaux du lac Mälars se jettent dans la Baltique. En bon guide, Ove émaille la visite d'anecdotes. Arrivés au port, nous voyons l'île de Kungsholmen de l'autre côté de la rive, d'où jaillit la tour de la mairie de Stockholm. Image pittoresque : des bateaux à moteur des années 1930 circulent dans la baie. Cette vue, raconte-t-il, a été « la première vision du monde libre » que l'un de ses amis estoniens, « évadé » du bloc de l'Est – pour reprendre une métaphore carcérale en vogue –, a contemplé après une traversée clandestine de la Baltique en pleine nuit. « Le lever du jour sur ce port a été sa première vision du monde libre. N'est-ce pas une vue splendide ? », s'exclame Ove.

CES PAROLES ont souvent résonné dans mon esprit chaque fois que j'ai été amené à revenir sur ces lieux. Je me rends compte aujourd'hui qu'elles évoquaient quelque chose de plus grand : la fabrique intersubjective des localités et l'appropriation des territoires par projection du sens. Au-delà, elles témoignaient de l'existence d'un grand système d'interaction maritime où se construisent les récits nationaux : l'aire baltique. C'est après plusieurs enquêtes de terrain dans les pays nordiques depuis une dizaine d'années, lors desquelles j'ai été inévitablement amené à traverser et à contempler la mer Baltique, mais aussi à entendre ses riverains m'en parler, comme Ove,

au détour d'une discussion, que j'ai réalisé la portée de cette anecdote. Cela m'a conduit à interroger les effets anthropologiques de cet espace maritime, depuis les micro-échanges banals sur les stéréotypes culturels jusqu'aux relations d'influence macro-historiques, et à leurs conséquences éventuelles sur le façonnement des subjectivités.

La Méditerranée n'est ainsi plus la « dernière née »¹ des aires de l'anthropologie. Sa cousine Baltique l'a récemment rejointe dans le concert des spécialisations géographiques. Aussi cet article ne traite-t-il pas directement des sociétés qui bordent la Baltique, mais de la manière dont l'anthropologie a appréhendé cet espace maritime en tant qu'« aire culturelle », entendue ici comme un espace de grande ampleur dont la configuration culturelle est caractérisée par une certaine densité interactive, apparaissant comme un optimum de diversité plutôt que comme un territoire contigu uni par une supposée homogénéité relative, qu'elle soit linguistique, culturelle ou géopolitique (Bromberger 2006)². Il s'adresse avant tout aux anthropologues francophones, dont l'histoire – notamment coloniale – les a le plus souvent incités à se tourner vers le sud. Il leur est destiné comme une invitation à porter plus encore leur regard vers leurs voisins européens situés plus au nord.

L'idée d'une anthropologie de la Baltique n'est pas neuve. En octobre 2003, les Lituanais Vytis Čiubrinskas et Ron Vastokas ont organisé à l'Université de Vilnius, lieu d'impulsion en matière de coopération baltique, un colloque international sur l'anthropologie des pays baltes intitulé « Defining Ourselves: Establishing Anthropology of the Baltics » (Ivanauskas 2006). Par la suite, en mai 2005, l'Université de Klaipėda, en Lituanie, a organisé un second colloque (« Defining Region: Baltic Area Studies from Socio-Cultural Anthropology and Interdisciplinary Perspectives »), qui avait pour objet un ensemble plus vaste : l'« aire baltique » (Minnich 2006 ; Pocytė & Sliužinskas 2006). C'est dans ce sens plus large que j'entendrai présenter ce qui relève ici d'une anthropologie de la Baltique, incluant les pays baltes, mais aussi tous les pays du pourtour de cette mer nord-européenne (Russie, Lituanie, Lettonie, Estonie, Finlande, Suède, Danemark, Pologne, Allemagne). Cette acception renvoie à un projet polonais d'avant-guerre,

1. Je fais ici allusion aux propos de Dionigi Albera, Anton Blok et Christian Bromberger, pour lesquels la Méditerranée avait bien failli réussir « le prodige paradoxal d'être la dernière née et la première disparue des spécialisations géographiques » (2001 : 11-12). L'histoire a montré que cela n'a pas été le cas (Albera & Tozy 2005). Depuis les années 2000, cette région du monde semble même « vivre un renouveau » en anthropologie, « animé par une vigilance épistémologique accrue » (Albera, Crivello & Tozy 2016 : 14-15).

2. Je n'ai, pour ma part, accès qu'aux travaux en langue française, en anglais, en suédois, en norvégien et en danois. Je fais appel à l'indulgence des lecteurs spécialistes des autres langues pratiquées autour de la Baltique (russe, estonien, letton, lithuanien, polonais, finnois, etc.), qui pourront être frustrés par le caractère partiel de cet article, qui n'est autre que le reflet de certaines des difficultés pour faire reconnaître l'aire baltique dans les institutions.

porté par l'école *Mare Balticum* qui envisageait ensemble tous les pays littoraux de la Baltique, considérant qu'aucun d'eux ne pouvait être compris isolément de ses voisins (Parming 1987 : 155).

Suivant les suggestions de l'anthropologue Thomas K. Schippers (2006), je plaiderai tout d'abord pour un recours au comparatisme entre ces deux espaces d'échanges, de circulations intenses et de schismes que sont la Baltique et la Méditerranée³, puisqu'une aire, tout comme n'importe quel lieu, se construit par interaction et par différenciation avec d'autres. Après être revenu sur l'histoire de la formation de l'aire baltique, je proposerai ensuite d'introduire, dans cette perspective en termes de différenciation, les réflexions récentes des anthropologues Simon Coleman (2015) et Sarah Carton de Grammont (2015) sur l'articulation des espaces et du temps autour du concept de « chronotope », terme emprunté à Mikhaïl Bakhtine, par lequel ce dernier désignait, en littérature et en art, l'indissolubilité des relations temporelles et spatiales, aucune des deux dimensions n'étant privilégiée par rapport à l'autre (Bakhtine 1978 : 235, 1981 : 425-426).

Conscient des objections que peut éveiller l'usage du concept d'aire culturelle, une discussion théorique préalable me paraît nécessaire, avant de revenir sur la manière dont le « petit » récit d'un promeneur stockholmois peut éclairer un « grand » problème anthropologique comme l'analyse de l'aire baltique. De quelle manière l'ethnographie peut-elle se saisir de ce qui apparaît comme une « aire culturelle » baltique ?

Des aires culturelles revisitées

Parce que les êtres humains n'en ont pas fini de territorialiser le sens, l'anthropologie n'en a pas fini avec la pensée aréale – qui est un procédé commun de façonnement sémantique des territoires, bien qu'il n'en soit qu'un parmi d'autres. Les aires culturelles faisant partie des concepts indigènes, l'ethnographe ne peut pas vraiment en faire l'impasse, et la discipline dispose aujourd'hui d'outils pour en renouveler l'appréhension théorique. L'anthropologie a refondé son analyse des aires culturelles ces dernières années et l'idée défendue dans cet article est que nous pouvons continuer de la raviver en l'appuyant sur une pratique réaliste et située de l'ethnographie (Clifford 2013), ayant recours aux techniques du terrain multisitué (Marcus 1995) : il s'agit de juxtaposer de multiples fragments de discours, diffusés sur des médiums variés et collectés sur plusieurs sites répartis sur l'aire étudiée, cette dernière étant toujours envisagée comme un produit historique qui

3. Un programme de recherche croisant histoire et sciences politiques est déjà en cours entre l'Université Södertörn à Stockholm et l'Université Ca'Foscari de Venise (2014-2018), cf. Norbert Götz (2014 : 17).

doit faire l'objet d'une réflexivité aiguë. Le cas de la Baltique servira ainsi de support pour revisiter les théories de l'«aire».

L'exercice auquel je me livre ici – qui consiste à considérer la Baltique comme une «aire culturelle» – peut paraître désuet. Avec le tournant global et le tournant linguistique, et du fait des essentialismes et réifications vers lesquels elle peut conduire, la notion d'«aire culturelle» a en effet perdu les bonnes grâces de nombreux anthropologues. Depuis 1989 notamment, les études aréales ont été fortement critiquées pour être, supposément, inextricablement liées à une vision stratégique du monde développée après la Seconde Guerre mondiale. Elles n'auraient été que l'instrument scientifique d'ambitions impérialistes (Harootunian & Miyoshi 2002).

Mais, historiquement, la critique ne tient pas, ni pour les aires de l'anthropologie ni même pour celles des *area studies* (Mitchell 2004) – un type d'organisation des savoirs (humanités et sciences sociales) en usage aux États-Unis qui ne recoupe pas exactement le même champ –, même si ces deux types d'aire en sont venus à être confondus. En anthropologie, les études aréales ont été avant tout approfondies pour les besoins de la muséographie, sur le modèle de la taxonomie en sciences naturelles, en tant que procédés d'installation et de contextualisation des collections d'objets au XIX^e siècle (Herskovits 1950 : 98), soit bien avant la guerre froide⁴. Les aires culturelles des *area studies* n'ont, quant à elles, pas toutes la même histoire politique. Il faut donc nuancer les accusations générales de «collusion impérialiste» ou de réduction à l'objet sans prise en compte des voix autochtones. Certains en ont d'ailleurs usé à des fins subversives. Pour ne citer que quelques exemples : l'aire «Amérique latine» a été construite en coopération avec des chercheurs latino-américains, et ses représentants aux États-Unis ont souvent pris position contre la politique cubaine de leur pays dès les années 1960 (Szanton 2004 : 12-13). L'aire «Afrique» a été un outil précieux pour des militants panafricains comme W. E. B. Du Bois, et des spécialistes américains de l'Asie du Sud-Est ont été parmi les plus farouches opposants à la guerre du Viêt Nam (Szanton 2004).

Une autre objection aux études aréales vise leur inadéquation au monde contemporain. Elles ne feraient plus sens dans une configuration multipolaire caractérisée par des flux en tous genres (Hannerz 1992). Mais la globalisation ne fait pas disparaître les profondeurs historiques, bien au contraire⁵. En dépit de l'homogénéisation apparente des cultures matérielles, tout

4. Notons que plusieurs *area* ont été conceptualisées comme telles avant la guerre froide : c'est notamment le cas de l'Afrique (Robinson 2004 : 125), et peut être, plus étonnement, de l'aire soviétique, puis post-soviétique (Bonnell & Breslauer 2004 : 219).

5. Je souscris pleinement à l'argument de Arjun Appadurai, selon lequel la globalisation est, contrairement à une image répandue, une machine à produire et à renforcer la localité.

espace est encore amplement propice à l'étude approfondie de géographies, d'histoires et de langues spécifiques (Appadurai 2005 : 52), les sociétés s'appropriant, chacune à leur manière, le matériau globalisé pour fabriquer leur différence. Si les études aréales doivent être critiquées, écrit Appadurai, notamment parce que ces divisions spatiales elles-mêmes sont le fruit d'une histoire intellectuelle émanant de l'espace académique euro-américain des XIX^e et XX^e siècles, elles peuvent néanmoins être relancées, en considérant que la localité elle-même est une production historique et que la manière dont elle émerge est sujette aux dynamiques globales. La construction des aires obéit elle-même à ces logiques de production de la localité (*Ibid.*). Les aires culturelles sont donc compatibles avec l'anthropologie contemporaine, à condition de les voir comme des processus créatifs polyphoniques ou cacophoniques, multisitués et toujours à l'œuvre, sur lesquels peut s'exercer la réflexivité des ethnographes. L'axiome consiste à admettre que, tout comme les interlocuteurs d'enquête, ils n'y ont accès que par fragments.

Les critiques des « aires culturelles » découlent souvent d'une conception « autoritaire » de la classification, selon laquelle une catégorie enfermerait définitivement les phénomènes qu'elle entend rassembler dans des ensembles stabilisés, clos, et clairement définis. Ce que recouvre cognitivement une « classification » ou une « catégorie » renvoie pourtant à des ensembles aux contours imprécis, organisés autour de prototypes, des « meilleurs représentants » qui ont valeur d'étalons pour déterminer l'appartenance ou non à une catégorie donnée. Nous n'avons en aucun cas affaire à des ensembles aux frontières balisées. On peut ainsi à la fois appartenir à une catégorie et à une autre, être un peu d'une catégorie tout en n'y étant pas (Needham 1975 ; Piasere 2010 ; Hofstadter & Sander 2013), ou encore être une moitié d'un ensemble tout en étant une totalité dans une paire (Strathern 2004 [1991] : xxix). C'est en ce sens que Marilyn Strathern a proposé l'idée de « connexions mérographiques » : chaque chose fait partie, par analogie, d'un ensemble plus grand, mais chaque chose faisant partie d'un ensemble peut en même temps faire partie d'un autre (1992 : 73). Les « catégories régionales » n'y échappent pas. Par conséquent, lorsque j'évoque une « anthropologie de la Baltique », le lecteur devra se distancier d'une vision de l'« aire » comme une cage dans laquelle les localités seraient prises en otage. Il conviendra plutôt d'entendre les « aires » comme des productions historiques souples – voire nuageuses – et en perpétuel mouvement, dont il s'agit de retracer les généalogies tout en considérant leur capacité à travailler les imaginaires et les subjectivités. Ainsi, affirmer la pertinence d'une catégorie régionale ne signifie pas invalider celle des autres. Elle apporte simplement un éclairage différent, qui peut s'avérer nécessaire en fonction des problématiques de recherche.

La structuration du débat anthropologique en autant d'espaces post-soviétiques, nordiques et eurasiatiques n'empêche en rien l'existence d'une discussion académique sur l'espace de la Baltique, d'autant plus que cette région revient depuis quelques années sur le devant de la scène. Et il ne serait pas étonnant qu'à l'avenir on entende de plus en plus parler de l'aire baltique, car les acteurs de la région sauront jouer de l'affirmation de l'identité baltique pour créer des liens de solidarités et étendre leur influence dans une Union européenne où les alliances sont nécessaires pour peser dans le débat. Le processus est déjà bien enclenché, encouragé entre autres par les membres du Parlement allemand qui y ont appelé dès 2001, et par différentes institutions favorisant l'existence de ces niveaux d'appartenance intermédiaires⁶. En outre, la marchandisation de la culture, par le biais de l'industrie touristique, a pour effet de renforcer la mise en valeur d'une « balticité » à vendre aux croisiéristes. De même, le conflit larvé qui oppose la Russie à ses voisins s'appuiera certainement, d'un côté comme de l'autre, sur une fiction identitaire et culturelle à l'échelle régionale, visant à mobiliser « son camp » tout en l'inventant par là même. Tous les ingrédients sont présents pour que cet espace disputé se transforme en un lieu d'une identité partagée (Götz 2014), aussi fictif ou fantasmé ce partage soit-il.

Qu'ont donc les anthropologues à dire au sujet de ce « dédale d'îles et d'eau », cher au poète suédois Tomas Tranströmer, qu'est la Baltique ? Dans quelle mesure peut-on parler d'une anthropologie de la Baltique ? Que révèle cet espace complexe sur le potentiel de renouvellement de l'appréhension des aires culturelles par l'anthropologie ?

La “Méditerranée du Nord”

De Norden à la Baltique : vers un optimum de diversité

Dans le champ actuel des savoirs, la Baltique est avant tout l'affaire des historiens et une question de géopolitique. Peu connus, les pays riverains de cette mer intérieure septentrionale sont vus, depuis l'Europe du Sud, comme « noyés dans le flou et présumés interchangeables » (Martres 2002 : 10). Ce sont essentiellement les spécialistes de littérature qui se sont penchés sur les cultures qui la bordent, divisées d'ailleurs par leur appartenance linguistique, entre les familles slave, germanique et finno-ougrienne.

De fait, l'idée d'une spécialisation « baltique » est peu répandue chez les anthropologues français. Intuitivement, les subdivisions de l'Europe les inciteraient probablement plus à envisager une ethnologie spécialisée

6. Notamment avec les programmes « Interreg », qui, depuis les années 1990, soutiennent les coopérations à l'échelle de « macro-régions » auxquelles la Baltique (dite « BSR », *Baltic Sea Region*) appartient.

sur le « monde nordique », comprenant les pays de langues scandinaves (Islande, Danemark, Norvège, Suède) et la Finlande, notion qui correspond historiquement à une reconnaissance identitaire et politique de cet espace. Perçu comme un cadre commun par ses habitants, il est fondé sur l'imaginaire romantique d'un Nord uni, voire fédéré, autour d'une même histoire et d'un socle de valeurs partagées : « Norden » (Sørensen & Stråth 1997). L'ethnologue norvégienne Marianne Gullestad a publié un article marquant en ce sens, dans lequel elle appelait au développement des ethnographies en Scandinavie (Gullestad 1992). C'est aussi vers ce « Monde nordique » auquel nous renvoie Martine Segalen dans le célèbre *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie* (1991 : 263-264), ou encore Jean Cuisenier dans son ouvrage *Ethnologie de l'Europe* (1990), qui divise le continent en grands domaines culturels privilégiant le critère d'homogénéité linguistique. La mer Baltique se retrouve ainsi souvent scindée en deux domaines balto-slave et scandinave.

Dans les départements de langue et de civilisation, les spécialistes de ces contrées septentrionales ont par ailleurs pris l'habitude de faire de cette unité nordique imaginée le lieu de leurs réflexions. Mais, comme le professeur d'études scandinaves Thomas Mohnike le souligne pertinemment, le concept d'« Europe du Nord » n'a de clarté qu'intuitive. Il rappelle par exemple que la définition de ses contours pour la revue *Deshima. Revue d'histoire globale des pays du Nord* a simplement résulté de la proximité des départements d'études néerlandaises et scandinaves dans les locaux de l'Université de Strasbourg. C'est ainsi que des collègues, voisins de palier, ont convenu, par la force d'un commun accord, de remodeler la carte du monde depuis leurs bureaux, en décidant que l'« Europe du Nord » s'étendrait de la Scandinavie aux Pays-Bas. C'était tout aussi bien comme ça... L'Europe du Nord « de Strasbourg », à l'instar de la saucisse, est donc une variété de l'« Europe du Nord » parmi d'autres (Mohnike 2016).

Cela ne signifie pas que la Baltique constitue un ensemble plus clair. Même si le domaine physique de la mer nous offre une base stable pour délimiter ses pourtours, nous serions bien en peine de définir le concept de « pourtour », et d'indiquer où, à l'intérieur des terres, cesse l'« influence culturelle » d'une mer – s'il en est une. Le découpage de l'espace maritime est, quant à lui, tout sauf « naturel » : les humains se plaisent à y dessiner autant de frontières que sur terre. La Baltique des ethnologues comprendrait ainsi les ethnographies produites en Finlande, en Russie – dans la région de Saint-Petersbourg et l'enclave de Kaliningrad –, dans les pays baltes (Estonie, Lettonie, Lituanie) et scandinaves (Suède, Danemark), sur les façades maritimes du nord-est de l'Allemagne et du nord de la Pologne. Cette aire baltique se situe ainsi à l'intersection des mondes germaniques,

scandinaves, balto-slaves et finlandais, dont les peuples ont successivement écumé ou dominé cette mer prise entre les terres.

Mais la Baltique n'est pas seulement une entité territoriale « naturelle », définie par des critères géophysiques. Elle est surtout une entité politique et sociale historiquement construite, à laquelle les institutions humaines donnent vie⁷. Son extension est donc intrinsèquement sujette à débat du fait de l'incertitude des modalités mêmes de son existence : elle est une entité à géométrie variable. Les anthropologues devraient prendre cette labilité des aires culturelles comme un fait ethnographique plutôt que comme un obstacle à leur propre réflexion. Les grandes aires régionales sont ainsi conçues par les sociétés : instables, vacillantes et contingentes.

L'unité historique de la Baltique réside dans les luttes d'influence, les guerres, les invasions, les schismes qui ont entraîné dans leur sillage et celui des réseaux commerciaux, pour lesquels elle s'est rendue incontournable dans l'histoire européenne, des circulations de populations, de langues, de marchandises, de techniques, d'idées, de religions et d'images (Klinge 1994). C'est à ce titre que l'on a pu parler de la Baltique comme d'une « Méditerranée du Nord », qui lierait ses neuf États riverains par une parenté et une identité communes, forgées dans le conflit. Les deux mers sont, en effet, souvent comparées l'une à l'autre.

La Baltique : une mer “entre les terres”

L'idée même de Fernand Braudel de prendre la Méditerranée pour unité territoriale au cœur de l'histoire a germé pendant sa captivité en Allemagne, dans le camp de prisonniers de Lübeck, au bord de la Baltique. C'est à lui que l'on prête parfois la paternité de l'image de la « Méditerranée du Nord », bien que cette dernière était déjà apparue sous la plume de l'historien polonais Ladislas Konopczynski en 1929. Konopczynski, qui n'est lui-même pas l'auteur de la métaphore, désignait de la sorte l'ensemble formé par la mer Baltique et la mer du Nord (1929 : 307). Le parallèle existait en réalité bien avant et n'avait pas de connotation métaphorique, pour la simple raison que le mot « méditerranée » avait, au XIX^e siècle, une valeur adjectivale signifiant, selon son étymologie, « enfermé dans les terres » ou « entre les terres ». La Baltique était ainsi appelée « méditerranée du Nord » dans les précis de géographies de l'époque (Malte-Brun 1829 : 342 ; Balbi 1833 : 78 ;

7. En effet, la Norvège ne fait pas partie des pays riverains de la mer Baltique, mais s'inscrit historiquement dans leur jeu politique. C'est à ce titre qu'elle a rejoint les pays fondateurs du Conseil des États de la mer Baltique (CEB), fondé en 1992, avant que ce dernier ne soit élargi à l'Islande, en 1995, et à l'Union européenne, en 1996. Pourquoi l'Islande et la Norvège ne relèveraient-elles pas d'une anthropologie de la Baltique ? Cela n'exclut nullement les dynamiques culturelles qui les caractérisent en les rattachant à d'autres ensembles marins, tels que l'Atlantique nord.

Montémont 1833-1836). Les textes de ces abrégés, quasiment identiques, décrivaient l'océan Atlantique comme pénétrant dans le continent européen pour y former « de vastes *mers méditerranées* » (mes italiques), « l'une au nord, l'autre au midi » ; la première étant « plus connue sous le nom de *mer Baltique* », la seconde, « sous le nom de *mer Méditerranée* » (Montémont 1833-1836 : 8, italiques de l'auteur). Le nom actuel de la Baltique, hérité du chroniqueur Adam de Brême au XI^e siècle, évoque aussi cette idée de mer de l'entre-deux, traduite en danois par *Boelt* (litt. : « Ceinture », puis *Balteus* en latin), qui désignait à l'origine la « ceinture d'eau » qui sépare la presqu'île danoise de la péninsule scandinave (Meyer 2013 : 12)⁸.

Cette idée d'une symétrie entre ces deux mers intérieures est toujours d'actualité. En 2008, elle a suscité des arguments fallacieux dans le débat politique européen, lorsque François Fillon et Henri Guaino, alors respectivement Premier ministre et conseiller du Président Nicolas Sarkozy, ont voulu opposer une « Union de la Méditerranée », dirigée par la France, à une prétendue « Union baltique » sous influence allemande (Marin 2009). Et dans le monde académique, chez les historiens de la Baltique (Klinge 1994 ; Gerner, Karlsson & Hammarlund 2002 ; Meyer 2013 ; North 2015), la comparaison avec la Méditerranée s'impose souvent dès les premières pages de leurs ouvrages, soit, par exemple, avec le rappel des descriptions ancestrales de la Baltique par l'explorateur grec Pythéas, le « Christophe Colomb des contrées nordiques », soit parce que leur projet même évoque inévitablement la figure et l'œuvre de Fernand Braudel (1949).

Précisions une nouvelle fois qu'il ne s'agit pas là d'affirmer la pertinence de l'aire en tant qu'espace culturellement cohérent et statique, mais simplement de proposer une division spatiale du travail scientifique (Bosa 2017), certes héritière d'un âge de la territorialisation des corps et du sens (Rancière 1992), où l'étude des différences donnait lieu à une cartographie largement tributaire des frontières nationales. Cela n'empêche pas de les repenser en prenant acte des processus de déterritorialisation qui caractérisent l'ère globale.

Les limites d'une catégorie territoriale ne sont en définitive qu'une affaire de choix, de niveau de pertinence et d'échelle de perception (Schipper 2006 : 12). Même si la catégorie « Baltique » n'est pas plus précise que celle d'« Europe du Nord », elle offre, néanmoins, un espace de différenciation et des relations de voisinage dont l'hétérogénéité est plus manifeste que dans la seule configuration fennoscandienne⁹. Il s'agit donc d'enrichir anthropologiquement l'Europe du Nord en la décalant géographiquement d'un cran

8. Pour une étude de l'étymologie du nom « Baltique », je renvoie à Karl Inno (1979).

9. Soit la Scandinavie (Norvège, Suède, Danemark) et la Finlande.

vers la mer, et de se défaire d'un biais « terracentrique », « réflexe mental » qui consisterait à penser que « seuls les espaces terriens de notre planète sont réels », et que les mers sont des « espaces irréels », « des vides entre des lieux véritables », lieux terrestres mais également nationaux (Rediker 2017 : 11). La mer, en tant qu'espace intense de communication et de circulation des imaginaires et des discours, est un lieu en soi, vecteur de construction des localités qui l'environnent. Une telle perspective résulte d'une analogie avec un précédent dans l'histoire de la discipline : le renouvellement de l'anthropologie de la Méditerranée.

Le précédent méditerranéiste : l'aire comme système schismogénique

Reprenant les critiques portées au « méditerranéisme »¹⁰, Dionigi Albera, Anton Blok et Christian Bromberger (2001) ont proposé de considérer la Méditerranée non pas comme un bloc homogène, mais comme un espace interactif permettant un comparatisme à « bonne distance »¹¹, intéressant justement pour son hétérogénéité et les jeux de relations par lesquels se construisent, en miroir, ses différentes composantes. L'aire Méditerranée présente un intérêt, non pas parce qu'elle serait une entité unie par une même culture, ou encore une « civilisation » née d'une juxtaposition hasardeuse de blocs caractérisée par son aspect bigarré, mais au contraire parce qu'elle formerait un système de « différences complémentaires », donnant lieu aussi bien à des épisodes de coexistence pacifique qu'à des périodes de confrontations sanglantes. C'est ce que Christian Bromberger a appelé le « système méditerranéen » (2006), que l'on pourrait, par association, transposer à la Baltique et définir de la sorte comme un « système baltique ». Tous deux sont en effet des systèmes interactifs complexes, en perpétuelle transformation, dans lesquels se (re)produisent les différences et les frontières, au fil de rencontres aux effets schismogéniques¹².

10. Le « méditerranéisme » regroupe un ensemble de travaux qui ont émergé après-guerre, notamment anglo-saxons, dans lesquels la Méditerranée était considérée comme un espace culturel unifié (Davis 1977 ; Gilmore 1987). João Piña-Cabral (1989) et Michael Herzfeld (1986, 1987) en ont vivement critiqué les prémisses culturalistes, notamment l'idée d'une homogénéité culturelle qui se répercuterait sur les psychologies individuelles donnant lieu à des schèmes de comportements moraux (l'honneur et la honte, le rapport au genre) à l'échelle de toute l'aire. Mais ils ne rejettent pas pour autant l'impératif de contextualisation et de comparaison.

11. Cette idée de comparaison raisonnée « à bonne distance » prend le contrepied des comparatismes entre des contextes historiques dont les réalités sont très éloignées les unes des autres, et auxquelles on applique néanmoins les mêmes concepts. On sait les problèmes interprétatifs qu'a pu susciter le plaquage de catégories historiques européennes, comme celles de « féodalisme », de « sécularisation », d'« individualisation » etc., sur des sociétés asiatiques : lectures téléologiques de l'histoire et négligences des singularités locales n'en sont que quelques exemples (Chakrabarty 2009 [2000]).

12. Par « schismogénèse », Gregory Bateson désignait un processus de différenciation dans les normes de comportement résultant d'un ensemble d'interactions cumulatives, entre des individus ou des groupes d'individus (1958 [1936] : 175-176).

Bien qu'elle donne l'illusion d'être non médiatisée, offerte directement à la perception, la localité, avant d'être un problème d'espace ou d'échelle, est une qualité historique relationnelle dont il convient d'ethnographier les modalités de production, en portant notre attention à la communication sociale de la différence culturelle (Barth 1969 ; Appadurai 2005). Ici, le facteur maritime, parce qu'il favorise à la fois la circulation et la mise à distance, apparaît central dans le jeu des différenciations, et ce, d'autant plus quand la mer est « méditerranée », enfermée « entre les terres ».

Ce « sauvetage » de la Méditerranée a constitué un remaniement complet du concept d'« aire culturelle » (*Kulturkreis*) tel qu'il avait été élaboré par les anthropologues diffusionnistes au XIX^e siècle, en tant qu'espace géographique où se sont diffusés des éléments culturels semblables ou apparentés (Herskovits 1950 : 98).

Examinons plusieurs cas d'oppositions à l'œuvre dans le système baltique. En Estonie et en Finlande, par exemple, les identités nationales se sont constituées dans une opposition structurale avec la Russie et leurs voisins occidentaux (Lettonie, Lituanie, Suède, Danemark) (Abrahams 1999 : 43). On peut aussi observer l'activité schismogénique à un niveau d'échelle plus petit. Ainsi, on observe un système de différenciation musicale entre l'espace finnophone, dont la majorité des compositions est jouée sur un mode mineur, et l'espace suédophone, où les goûts musicaux sont largement orientés vers le mode majeur. « Ici, on ne joue pas en mineur », entend-on notamment dans les églises luthériennes des îles Åland, archipel suédophone irrédentiste de Finlande, où il fait bon rappeler qu'« ici », dans cet espace frontalier, domine la minorité linguistique. Ce jeu s'inscrit dans une longue tradition locale de marquage sonore des territoires. Entre la fin du XIX^e, lorsque les sentiments nationaux s'éveillèrent, et le début du XX^e siècle, quand la Finlande obtint son indépendance en 1917, suédophones et finnophones organisèrent, sur des bases linguistiques, des fêtes et festivals musicaux, se livrant ainsi une sorte de « guerre musicale » pour la conquête du territoire. Ces festivals étaient une manière de marquer la localité par le son, mais aussi par d'autres médias, plus visuels, comme les affiches rédigées dans la langue des organisateurs, ou la marche, technique d'« appropriation kinésique » par « appréhension tactile » des territoires, bien connue des sciences sociales (de Certeau 1990 : 147), en faisant défiler des cortèges à travers les villages. En tête de la parade, des fanions aux couleurs de la nation finlandaise étaient déployés pour les finnophones – bleu et blanc – et les couleurs de la Finlande suédoise étaient arborées

par les suédophones – rouge et jaune¹³ – (Lönnqvist 2001). L'activité musicale était alors devenue un véritable marqueur de différence que l'on peut encore observer aujourd'hui.

On retrouve la même logique d'oppositions dans le façonnement des stéréotypes culturels. En 2011, lors d'un trajet en voiture depuis Copenhague vers le sud de la Suède, la traversée du détroit de l'Øresund avait donné lieu à des échanges phatiques entre mes interlocuteurs suédois. Quittant le Danemark, ils s'étaient mis à louer, sur un ton amusé, le caractère « continental »¹⁴ (« ouvert », « extraverti », « bavard ») de ses habitants, bien plus sociables que leurs voisins suédois connus pour leur « tempérament » plus « insulaire » (« fermé », « introverti », « silencieux »)¹⁵. La traversée du bras de mer qui sépare les deux pays avait eu l'effet d'une traversée entre les pôles contraires d'une relation de différenciation complémentaire, exprimée sous la forme de stéréotypes culturels. Ces derniers méritent toute l'attention des anthropologues. S'ils peuvent parfois être perçus comme « indignes », ou dénués de « noblesse » ethnographique parce qu'aisément saisissables et politiquement suspects, ils n'en sont pas moins de véritables marqueurs de localités, qui participent de la construction d'une poétique culturelle constitutive de l'appropriation subjective des espaces nationaux par leurs habitants (Herzfeld 2007).

Ce n'est donc pas tant dans les similarités repérables que dans les différences qui font système que le projet d'une anthropologie à l'échelle baltique peut puiser son inspiration, ce bassin maritime offrant plus de diversité que le monde nordique, lui-même insaisissable sans être mis en perspective avec son voisinage marin. La Baltique présente aussi plus d'intérêt pour ce que Martine Segalen a nommé « le dialogue ethnologique européen » (1989 : 11), car elle permet de dépasser les frontières dans lesquelles nous cloisonneraient des ethnologies organisées autour de zones supposément homogènes. On ne peut ici que rejoindre Christian Bromberger

13. Ces couleurs reprennent celles des armoiries de la Finlande suédoise sur lesquelles apparaissait un lion jaune sur un fond rouge (Lönnqvist 2001 : 280).

14. Une expression suédoise désigne communément l'Europe de l'autre côté de la Baltique comme « le continent » (*Kontinenten*).

15. Malinowski qualifiait de « communion phatique », « a type of speech in which ties of union are created by a mere exchange of words » (1923 : 315). Il y incluait, par exemple, les ragots échangés autour du feu. Si l'échange verbal autour de stéréotypes n'a pas toujours valeur de communion phatique, dans le cas décrit ici, il n'avait nullement pour objet de transmettre des informations aux autres interlocuteurs. Il s'agissait simplement d'énoncés déclaratifs éculés sur l'Autre, dont l'effet était de conforter le lien qui existait entre des individus se définissant, ce faisant, comme membres d'un même collectif national. Notons que l'échange phatique autour de stéréotypes n'engage pas que des « nations » ou des « cultures » ; les stéréotypes professionnels font l'objet du même traitement social : on construit une figure de l'Autre par la médiation de plaisanteries ou de potins, ce qui a pour effet de confirmer l'entre-soi.

et Jean-Yves Durand lorsqu'ils affirment : « Nuls meilleurs observatoires que ces terres riveraines des limites floues et des frontières vives qui partagent des habitudes culturelles contrastées et des appartenances antagonistes » (2001 : 741).

Mais revenons maintenant sur les conditions qui ont permis à cet espace de se constituer en unité potentielle pour les anthropologues, au-delà des divisions qui ont souvent caractérisé les ethnologies de l'Europe. Comment la Baltique a-t-elle été inventée comme objet anthropologique ?¹⁶. Quelles sont donc les conditions historiques qui offrent la possibilité de penser un espace baltique aujourd'hui ? Comment l'anthropologie en est-elle venue à tenter cette nouvelle entrée en mer ces dernières années, pour donner naissance à une énième « thalassologie » (Albera, Crivello & Tozy 2016 : 14) ? Et pourquoi avoir attendu si longtemps alors que l'anthropologie de la Méditerranée en tant que programme conscient est apparue dès les années 1960, et que le xx^e siècle a vu fleurir les aires culturelles dans la discipline ?

L'invention d'une Baltique des ethnologues

Pour l'historien allemand Michael North (2015), la Baltique est un espace « inventé ». En tant qu'objet d'étude, ce bassin maritime septentrional intéresse aussi bien les institutions que la géopolitique, l'une des sciences sociales dont l'utilité est la plus directe pour le pouvoir. Cette dernière s'est tournée vers les mers et les océans quand les États ont cherché à construire des monopoles sur des zones économiques exclusives (Giblin 2016). Elle est d'autant plus concentrée sur cette aire que des ambitions impérialistes semblent aujourd'hui sortir d'un long sommeil depuis que Vladimir Poutine gouverne le géant à l'est de la Baltique : la Russie (Mongrenier 2016). La mer Baltique, jadis traversée par la frontière entre les deux blocs qui s'affrontaient pendant la guerre froide, revient – encore une fois – au centre des intérêts stratégiques et militaires. L'anthropologie peut se saisir de cette nouvelle configuration pour réfléchir à la manière dont émergent les aires.

Les conditions d'émergence de la Baltique des ethnologues

L'idée d'une anthropologie sociale et culturelle de la région baltique est apparue dans les années 2000, à la faveur de deux événements majeurs. D'une part, le « dégel » de la mer Baltique, commencé dès les années 1980 sous l'impulsion de Mikhaïl Gorbatchev, puis la chute du mur de Berlin, en 1989, ont offert la possibilité de nouvelles circulations de biens et de personnes entre la Scandinavie et l'ancien bloc soviétique (Gerner, Karlsson & Hammarlund 2002). D'autre part, l'élargissement de l'Union

16. Sur l'invention de la Méditerranée comme objet scientifique, cf. Christian Bromberger (2001).

européenne à l'Est, en 2004, a relancé les discussions sur l'«européanité» de cette «nouvelle Europe», d'où la mer Baltique est ressortie comme une sorte de *mare nostrum* décloisonnant les rives occidentales et orientales, plus encore que lors de la disparition de l'URSS, en les réunissant dans une même entité politique: huit des neuf pays riverains de la Baltique sont maintenant membres de l'Union – seule la Russie fait exception. Ces événements ont ouvert un espace de libre circulation des personnes et des marchandises¹⁷, circulation qui s'est accompagnée d'infrastructures ayant contribué à renforcer la matérialité d'une région baltique de plus en plus resserrée: le pont de l'Øresund entre Copenhague et Malmö; la *Via Baltica*, reliant Helsinki à Prague en passant par Tallinn, Riga et Varsovie, auxquels s'ajoutera bientôt une ligne ferroviaire, le *Rail Baltica*, qui reliera de la même manière, Helsinki à Berlin. La circulation des hommes et des marchandises a ainsi considérablement augmenté depuis le «dégel». Pour ne citer qu'une statistique marquante, 50 millions de passagers¹⁸ circulent par voie de mer chaque année entre les pays riverains de la Baltique, accumulant une expérience vécue de cet espace, des pratiques de circulation et de loisirs qui, en le chargeant de sens et d'affect, le font advenir en tant que lieu marqué par une relative cohérence expérientielle.

Tous les paramètres sont donc réunis pour que les anthropologues fassent tomber à leur tour le rideau de fer, même si, ne nous y trompons pas, ces projets infrastructurels ont autant renforcé l'intégration de la région qu'exacerbé les différences entre les États-nations, comme ont pu le révéler des travaux de l'ethnologue suédois Orvar Löfgren (2008) sur les conséquences culturelles de la construction du pont de l'Øresund entre le Danemark et la Suède. Même si la Baltique, en tant que région transnationale intégrée, reste un mirage, l'histoire politique et matérielle de la région l'a tout de même fait naître en tant qu'espace raccordé, alors qu'elle était un espace encore bien trop fragmenté pour être pensée comme une «aire» jusque dans les années 1990.

Les obstacles disciplinaires: une Baltique morcelée

Les inimitiés entre États-nations ne représentaient en réalité qu'un obstacle parmi d'autres à l'émergence d'une Baltique des ethnologues. Une telle catégorie régionale ne pouvait que peiner à s'imposer en raison de la division de la discipline elle-même. Comme l'écrit l'anthropologue suédois

17. Ce qui n'est pas le cas de la Méditerranée actuellement, où les cloisons sont bien plus nombreuses et qui, au nom du maintien des frontières, s'est dernièrement forgée la funeste réputation de «cimetière marin».

18. Cf. *Sustainable Shipping and Environment of the Baltic Sea Region*, SHEBA Project Report, 2016. En ligne: https://www.sheba-project.eu/imperia/md/content/sheba/deliverables/sheba_d1.4_final.pdf

Tomas Gerholm, « fille de l'impérialisme » en terrain colonial, elle était, sur les terrains européens, « enfant des nationalismes » (1995 : 159). Parmi les malaises politiques hautement paralysants, il faut mentionner celui causé par le spectre des scientifiques du III^e Reich et leur fascination pour la Baltique. Son étude avait été encouragée afin de prouver qu'elle était le berceau de la « civilisation aryenne » (Henningsen 2008 : 34) – stigmatisme qui devait entacher pour plusieurs décennies l'intérêt pour cette zone. L'ethnologie subissait également la concurrence d'autres champs du savoir, plus légitimes dans la production de connaissances sur l'Europe, qui ont pesé en faveur d'une extension vers les disciplines voisines (histoire, sociologie, géographie), plus que vers une expansion territoriale.

Plusieurs tentatives pour faire naître une anthropologie de la Baltique ont néanmoins été menées, avant qu'elle ne fasse l'objet d'un véritable programme de recherche au tournant des années 2000¹⁹. Les ethnologues et folkloristes finlandais ont été des pionniers en la matière, peut-être en raison de leur position d'interface historique et linguistique entre les mondes balte, slave et scandinave. À cela s'est ajoutée une conjoncture politique favorable : lors de la détente entre la Finlande du président Kekkonen et l'URSS de Brejnev, l'ouverture de la ligne de ferry reliant Helsinki à Tallinn en 1965 (Engelhardt 2009 : 90) a permis notamment aux ethnologues finlandais et estoniens d'entrer en contact et d'entreprendre peu à peu des collaborations avant la chute du régime soviétique (Gustavsson 2015 : 248). On notera aussi le rôle décisif de deux figures de passeurs qui ont lancé des études pionnières : l'ethnologue estonien Ilmar Talve (1919-2007), docteur de l'université suédoise de Stockholm qui a enseigné en Finlande, à l'Université de Åbo, et mené des recherches en Estonie, en Suède et en Finlande (Virtanen 2003), ou encore l'ethnologue finlandais Matti Räsänen, lui aussi enseignant à Åbo. Tous deux ont œuvré à des projets comparatifs internationaux, individuellement ou en équipe, nécessitant des compétences à l'échelle de la Baltique (Anttila & Leimu 2003 : 209-210). Les diasporas d'intellectuels des pays baltes réfugiés en Scandinavie ont aussi beaucoup contribué à la structuration de *Baltic studies* après guerre, souvent pour donner une visibilité politique à leur cause. Se concentrant d'abord (à distance) sur les pays baltes, ce champ d'« études baltes » s'est transformé progressivement en champ d'« études baltiques », défendant de plus en plus une conception intégrée des deux littoraux (Parming 1987). Malgré ces

19. Notamment porté par la jeune Université de Södertörn, à Stockholm, dont l'intérêt pour la Baltique s'étend bien au-delà de l'ethnologie (Lilja 2008). Fondée en 1996, l'Université de Södertörn publie, depuis 2008, *Baltic Worlds*, une revue trimestrielle consacrée à la région baltique. Les recherches sur la Baltique y sont notamment soutenues financièrement par la Fondation de la mer Baltique (*Östersjöstiftelsen*), créée à cet effet en 1994.

quelques tentatives, il a fallu du temps pour que la Baltique soit considérée comme un « ensemble » : l'anthropologue britannique Ray Abrahams note ainsi, au tournant du xxi^e siècle (1999 : 44), que le développement à venir d'un bloc nordique/balte est une idée assez « fascinante » (*intriguing*).

Les pays baltes (Čiubrinskas 2005) et les pays nordiques (Duquesne 2003 ; Klein 2008) ont été tout au long du xx^e siècle des centres actifs de l'*European ethnology*²⁰, dans la lignée romantique et nationaliste de la *Volkskunde*²¹. Cette démarche idiographique se situe à l'opposé de la tradition coloniale et « cosmopolite » de l'anthropologie sociale et culturelle, le second terme étant entendu comme l'attention portée à l'étude de la diversité humaine indépendamment de sa propre affiliation nationale (Hann 2003 : 4).

Mais les tentatives de l'*European Ethnology* pour penser une aire baltique ont été mises à mal par l'histoire politique de la région, comme nous l'apprend le récit de l'ethnologue suédois Anders Gustavsson (2015) sur son expérience personnelle de prise de contact avec des collègues des pays baltes. La coopération entre les rives a été notamment mise à mal par des restrictions de circulations entre les blocs. Sur la rive orientale, les autorisations pour organiser des événements scientifiques internationaux étaient difficiles à obtenir. Les recherches sont restées à l'état très fragmentaire et confidentiel, laissant une génération entière de chercheurs évoluer sans faire dialoguer les deux rives.

Le poids de la configuration historique peut toutefois aussi représenter une chance, puisque l'asymétrie économique et politique qui existe entre les rives nord et sud de la Baltique ne s'embarrasse pas du malaise historique de l'anthropologie coloniale que porte l'anthropologie de la Méditerranée. Certes, on ne peut pas occulter le traitement raciste qu'ont subi les Samis, les inégalités entre les pays du pourtour de la Baltique, ou le fait que la Suède et la Russie peuvent légitimement apparaître comme des puissances impérialistes vis-à-vis de tous leurs voisins, mais la discipline n'a pas été contaminée par ces tensions dans les relations entre les rives nord-ouest

20. C'est le célèbre ethnologue suédois Sigurd Erixon (1888-1968) qui a renommé la *Volkskunde* (« science du peuple ») en *European ethnology* dans l'intention de créer un espace de débat entre les différentes ethnologies nationales à l'échelle européenne. S'intéressant surtout à la culture matérielle, cette branche de la discipline est longtemps restée une démarche à vocation idiographique et cumulative plus que nomothétique, avant de rejoindre les préoccupations de la sociologie et de l'anthropologie sociale dans les années 1960-1970. On observe encore aujourd'hui l'héritage de cette dualité de l'eupéanisme, la séparation entre *European ethnology* et anthropologie sociale et culturelle de l'Europe, dans l'existence de deux associations professionnelles parallèles : la SIEF (Société internationale d'ethnologie et de folklore) et l'EASA (European Association of Social Anthropologists) (cf. Arnstberg 2008 ; Rogan 2008 ; Schippers 1995 ; Segalen & Barrera-González 2008).

21. Les ethnologues représentants de la *Volkskunde*, cependant, n'ont pas tous été porteurs d'un projet nationaliste, ou encore centré sur une seule nation. Certains ont d'ailleurs tenté de penser l'ethnologie à des niveaux régionaux, notamment panslave ou pangermanique.

et sud-est de la Baltique : majoritairement, les ethnologues ont travaillé « chez eux », à quelques exceptions près²². C'est seulement depuis quelques années que l'idée de relancer un dialogue comparatif entre les deux rives est encouragée de part et d'autre.

Autour de la Baltique comme ailleurs en Europe, l'anthropologie sociale en tant que telle a parfois rencontré des difficultés à s'imposer dans l'interstice que lui laissaient des disciplines à la fois proches et concurrentes. La folkloristique, qui légitimait par ailleurs le discours nationaliste, a connu un nouvel élan avec les indépendances des pays baltes (Čiubrinskas 2000). En Europe de l'Est, l'anthropologie physique, comme la sociologie et l'histoire ont occupé une place extrêmement importante dans le champ académique (Skalnik 2002). À ce titre, elles ont pu faire de l'ombre à l'anthropologie sociale, discipline récente dans les pays baltes (Čiubrinskas 2005). Son enseignement sur une base régulière en Lituanie, par exemple, n'a débuté qu'en 2001, et le premier terrain ethnographique effectué par une étrangère (Danoise, en l'occurrence) est relativement récent (Hohnen 2003). Dans les pays scandinaves, il a fallu attendre l'influence décisive de Fredrik Barth dans les années 1960 (Hylland Eriksen 2009 ; Richette & Daun 2008) pour que l'anthropologie sociale prenne le chemin de la théorisation et des synthèses à grande échelle.

En Pologne, le pays socialiste le plus ouvert sur l'Ouest, la discipline a longtemps été marquée par un empirisme radical, un bon moyen d'échapper à la contrainte politique du soutien théorique au marxisme-léninisme. Les anthropologues polonais ont ensuite développé une école théorique propre, inspirée par la sémiotique, le structuralisme et la phénoménologie, avant de se tourner, avec la sociologie, vers des débats relatifs à la transition économique dans l'ancien bloc communiste, à l'instar de nombreuses anthropologies des pays de l'Est (Buchowski 2010). L'ethnographie des peuples voisins n'était tout simplement pas une priorité.

La Baltique : une aire entre les aires

Parce qu'elle est éclatée en plusieurs ensembles géographiques concurrents, l'unité territoriale de la Baltique a longtemps peiné à s'affirmer en anthropologie sociale. La partie occidentale (Danemark, Suède, Allemagne) est raccrochée de manière privilégiée à la sphère nordique ou scandinave ; cela a été évoqué. La Finlande présente un cas particulier : outre l'espace nordique, elle est aussi connectée à un ensemble finno-ougrien qui a longtemps occupé la discipline dans le pays, conduisant à des collaborations

22. Les Suédois Billy et Siv Ehn (1977) ont, par exemple, réalisé l'ethnographie d'un village polonais dans les années 1970. Cependant, leur enquête s'inscrit dans une réflexion sur les sociétés communistes plus que « baltiques ».

avec la Hongrie et l'Estonie (Anttila & Leimu 2003)²³. Enfin, les parties sud et orientale de la Baltique (Pologne, Lituanie, Lettonie, Estonie) sont aujourd'hui plus intuitivement associées au bloc post-communiste ou post-socialiste de l'Europe de l'Est. C'est le passage au régime capitaliste qui a notamment retenu l'attention de l'anthropologie économique et de l'anthropologie politique dans ces contrées²⁴, et qui fait de cet ex-espace soviétique un ensemble de références cohérent.

Chris Hann a encouragé ses collègues baltes à favoriser cet ensemble post-soviétique lors du colloque à l'Université de Vilnius en 2003 (voir *supra*). Sans désavouer les initiatives régionales telles que la structuration d'un débat autour de la Baltique, mais afin d'éviter l'écueil qui consisterait à poser des œillères européennes sur l'anthropologie, l'anthropologue britannique avait appelé de ses vœux une nouvelle réflexion comparatiste sur l'espace eurasiatique – prolongeant là l'intuition de Jack Goody²⁵. Pour des raisons historiques, il ne fallait pas, selon lui, se limiter à l'Europe, ambition que semble effectivement mieux servir une anthropologie tournée vers l'ex-bloc soviétique plutôt que vers la Scandinavie, dans la mesure où ce dernier a marqué l'histoire récente de ce « méga-continent » depuis les rives du Danube jusqu'au Kamtchatka (Hann 2003).

On ne saurait critiquer cette problématisation qui mise sur la relative cohérence que donne aux sociétés d'Europe de l'Est leur passé politico-économique, mais l'on pourrait aussi privilégier d'autres connexions mérographiques, qui n'ont rien d'exclusif ni aucune prétention à se substituer de manière autoritaire aux autres composantes de la recherche aujourd'hui – ou à ce que Michael Herzfeld appelle, non sans humour, la « géographie bureaucratique » de l'anthropologie (2008). La construction dont il est question dans cet article consiste à mettre en lumière un espace baltique qui, parce qu'il est situé à l'interstice de ces deux ensembles que sont le monde nordique et l'espace post-soviétique, risque d'être oublié. Il s'agit, en d'autres termes, de procéder à ce que Marilyn Strathern nomme une « redescription » (Lebner 2016). L'ensemble régional considéré pour le comparatisme doit dépendre du problème anthropologique

23. Jean Cuisenier (1990) traite séparément ce qu'il voit comme un « apport finno-ougrien » au « fond indo-européen » commun. Il range les États baltes du côté de l'ethnologie soviétique, ce dont ils ont hérité aujourd'hui avec le rattachement du débat scientifique les concernant au monde post-soviétique.

24. Cf., entre autres : Ray Abrahams (1996) ; Mathijs Pelkmans (2009) ; Detelina Tocheva (2007, 2014) ; Jarett Zigon (2011).

25. Jack Goody (2010) envisageait l'ensemble eurasiatique comme composé de l'Europe et de l'Asie auquel il rajoutait, pour des raisons historiques, l'Afrique du Nord. Il le voyait marqué par une unité historique, une histoire « pendulaire » ou « en spirale », et l'opposait à l'Afrique subsaharienne, où se situaient ses premières enquêtes de terrain. Pour lui, ces deux ensembles se distinguent moins au plan géographique que par la différence qui existe entre leurs systèmes établis à la conjonction de trois domaines : moyens de production, « moyens de destruction » et moyens de communication.

posé (Hann 2003 : 6), la contiguïté territoriale n'étant d'ailleurs pas toujours requise pour la pertinence du comparatisme (Herzfeld 2008). En somme, il faudrait penser les « aires » comme des *perspectives* sur des objets, les changements d'échelle eux-mêmes étant en réalité des changements de perspectives (Strathern 2004 [1991] : xiv). Une perspective n'est jamais annulée par la possibilité d'une autre et, dans les deux cas, le choix opéré constitue à la fois une perte et un gain d'information (*Ibid.* : xxii). Ce qui est perdu en extension est gagné en précision, sans diminuer pour autant la complexité du réel. Toutes les connexions sont certes partielles, partiales et contingentes, mais néanmoins réalistes. L'anthropologie doit simplement admettre la possibilité d'une géographie variable, plaçant l'articulation – et donc la désarticulation potentielle – au cœur de sa démarche (Clifford 2013).

Il ne s'agit donc pas de suggérer d'en revenir à l'exercice des grandes synthèses culturelles qui ont pu animer les débats de la discipline à l'ère du culturalisme. Il n'est pas non plus question de procéder à un inventaire des traits culturels ou des valeurs qui pourraient caractériser le tempérament et la socialité baltiques comme si nous étions en présence d'un contexte uni, mais plutôt d'ethnographier les manières dont cet espace est érigé – ou réduit – en territoire par un réseau d'activités humaines et, comme tel, constitutif de localité et d'appartenance.

Mais revenons à l'anecdote inaugurale, où le témoignage d'un « évadé » du bloc de l'Est pour qui la Suède représentait un « lieu de liberté » nous était restitué. Que se passe-t-il dans cette circulation narrative, qui est aussi, notons-le, une circulation de regards ?

Un système chronotopique

L'anthropologue britannique Simon Coleman, spécialiste du christianisme charismatique en Suède, s'est récemment prêté à un exercice de réflexion sur ce que signifierait une perspective anthropologique construite *autour* de la Baltique (Coleman 2015). Pour ce dernier, l'approche d'une aire implique quatre perspectives différentes mais complémentaires. Les deux premières d'entre elles sont les plus évidentes : « *de* la Baltique » renvoie à une localisation physique et nationale. Relèverait ainsi d'une anthropologie de la Baltique tout phénomène ayant lieu dans l'un de ses pays riverains. Cela impliquerait, une origine ou une extraction, les phénomènes considérés pouvant être le produit d'une histoire régionale, d'interactions, d'échanges, de conflits et d'influences entre entités politiques concurrentes dont la mer a été le théâtre (voir *supra*).

Mais « *de* la Baltique » comporte aussi deux autres acceptions. La première renvoie aux représentations morales de l'espace baltique que construisent les acteurs de manière intersubjective, et la seconde envisage la Baltique comme un espace qui ne fait sens que par contraste avec d'autres espaces équivalents. Je m'arrêterai d'abord sur l'analyse des conceptions morales de l'espace baltique qui me semble être du plus grand intérêt pour l'ethnographie des aires.

Géographies morales de la mer

Selon Simon Coleman, une orientation générale pour la recherche sur la Baltique pourrait consister à traquer les imaginaires et les esthétisations de ce bassin maritime en tant qu'espace moral, c'est-à-dire à interroger la mer en tant que « support de pratiques et d'imaginaires » (Bromberger & Durand 2001 : 740). Il a en effet observé que les chrétiens évangéliques suédois, auprès desquels il a travaillé, pratiquent une véritable « théologie de l'espace », articulée à une géographie à la fois visuelle et morale. Cette dernière renvoie à l'espace physique mais aussi au paysage, entendu comme représentation du territoire dans son façonnement historique, mémoriel et esthétique, voire rituel. Les croyants se posent ainsi la question du statut moral des territoires et de la relation qu'ils doivent y entretenir, n'hésitant pas, dans certains cas, à mobiliser des imaginaires de la (re)conquête afin de promouvoir ou de restaurer « le Bien », dans la temporalité prophétique d'une guerre spirituelle dont la Baltique a été le champ de bataille. L'objectif est de « reprendre » ce grand territoire voisin marqué par des décennies d'athéisme soviétique : la Russie, considérée comme la victime de « l'œuvre démoniaque » d'annihilation du « travail de Dieu » (Coleman 2015 : 8-10).

Sur ce modèle, on peut ainsi étudier la manière dont la Baltique est intégrée à des constructions du récit de soi destinées avant tout à soi-même, articulées à des représentations et des pratiques sociales du temps qui prennent l'espace comme support (Coleman 2015). Les « géographies morales » offrent une perspective stimulante pour l'étude des imaginaires associés à des territoires. On admet par cette expression que ces derniers sont toujours associés à des subjectivités morales et à des temporalités. Les géographies morales orientent ainsi la lecture de l'histoire, les usages politiques du passé ayant pour fin la construction de projets d'avenir. Ainsi, elles (in)forment autant les constructions mémorielles que les espoirs et les anticipations de futurs possibles. Elles s'articulent pleinement aux temps vécus des actions individuelles et collectives. C'est en ce sens que

Coleman (*Ibid.*) propose de penser la Baltique comme un chronotope²⁶. Ce concept permet la fusion des indices spatiaux et temporels en un tout intelligible et concret. Le temps en ressort épaissi, incarné et visible dans l'espace. En s'intensifiant, celui-ci s'engouffre dans le mouvement du temps et de l'histoire, à travers lequel il est perçu et mesuré, et prend une valeur émotionnelle (Bakhtine 1978 : 384, 1981 : 84). La Baltique est ainsi un espace où se conjuguent des horizons d'attentes géographiques et historiques.

Sous cet angle et en gardant en tête le mécanisme de différenciation qu'est le système baltique, les propos d'Ove dans la vignette apparaissent comme une mise en récit de soi à travers la projection, dans le regard de l'autre, d'une image de l'espace-temps dans lequel on réside. Dans ce regard qui « nous » regarde, on perçoit le chez-soi comme un « ailleurs », un ailleurs temporalisé, car présent pour le Soi, il représente un futur possible et désirable pour l'Autre, son horizon d'attente à la fois temporel et géographique. Ce dernier vit ainsi dans l'espoir que son « ici rattrape un là-bas » (Carton de Grammont 2015 : 15). Cet « Autre » venu d'au-delà de l'horizon est un voisin baltique qui devient l'*alter ego* de référence dans le regard duquel on se construit. Dans l'anecdote rapportée par Ove, la rive orientale de la Baltique d'où viennent les « évadés » apparaît comme une « prison » à ciel ouvert, un lieu temporel où s'est arrêté le cheminement vers le progrès, rive à l'opposé de laquelle le port de Stockholm se constitue en seuil du « monde libre » aux yeux du narrateur. Espaces de contact et de construction du Soi par interpolation dans les récits de l'Autre, la Baltique, comme la Méditerranée, sont des lieux propices à l'émergence et à la permanence de l'imaginaire de l'Occident, probablement le plus efficace des chronotopes. Pour l'anthropologue Keith Basso, « les chronotopes sont [...] comme des monuments pour la communauté elle-même, comme un symbole de cette dernière, comme des forces travaillant au façonnement de l'image de soi qu'ont ses membres » (1984 : 44-45, ma traduction). Autrement dit, le système baltique est un *système chronotopique dans lequel et par lequel se façonnent des subjectivités spatio-temporelles sur un mode schismogénique*.

Une certaine nostalgie de l'« âge d'or » de la Ligue hanséatique²⁷, qui s'est manifestée dans les milieux d'affaires, ainsi que dans les cercles intellectuels et diplomatiques scandinaves et allemands, lors de l'entrée de la Lituanie,

26. Mikhaël Bakhtine (1981) avait emprunté l'expression à Albert Einstein dans sa *Théorie de la relativité*, pour l'extraire du champ des mathématiques, où celle-ci est un terme commun, pour en faire un usage semi-métaphorique. Quant à Simon Coleman, il reprend à Paul Gilroy, dans son analyse de l'« Atlantique noir » (2010 [1993]), l'idée d'employer la notion de « chronotope » à propos d'un espace maritime.

27. La Hanse était un réseau de 200 cités marchandes (parmi lesquelles Cologne, Lübeck, Hambourg, Dantzig), qui a contrôlé le commerce dans la Baltique et en mer du Nord du XIII^e au XVII^e siècle.

de la Lettonie et de l'Estonie dans l'Union européenne en 2004 (Henningsen 2008 ; Marin 2009 : 349), illustre cette construction intersubjective et esthétisante de la Baltique faisant référence aussi bien à l'espace qu'à la profondeur historique. La tentative pour promouvoir une « nouvelle Hanse » (*Neue Hanse*) a conduit ses partisans à relire la guerre froide comme une parenthèse belliqueuse dans la longue histoire d'une *pax baltica*, largement fantasmée (Wæver 1993).

L'aire comme terrain : ethnographie multisituée et polytopographie

Pour établir une méthode ethnographique visant à informer cette anthropologie de la Baltique, on peut s'inspirer des réflexions stimulantes de Sarah Carton de Grammont, ethnographe d'un contexte russe qu'elle saisit depuis le quotidien d'un quartier moscovite, au prisme de la problématique post-soviétique. Fondées sur une approche pragmatique de l'espace, mêlant intimement spatialités et temporalités, ses propositions peuvent en effet être transposées dans les études aréales pour les renouveler en les considérant comme des systèmes chronotopiques²⁸. Cette méthode consisterait à observer comment « les gens fabriquent des lieux », comment ils « mobilisent des espaces dans des rapports de force », comment « ils s'appliquent à tisser ensemble de l'espace et du collectif » (Carton de Grammont 2015), une activité qui reviendrait à (dé)faire des espaces et qui est indissociable de la mise en jeu de temporalités (soit l'association, l'emboîtement et les télescopages de temps sociaux et politiques vécus), pour rendre compte des « airs de famille » entre des « airs du temps ». Sarah Carton de Grammont suggère ainsi de « polytopographier »²⁹ les temps sociaux en juxtaposant des tableaux (observations ethnographiques, articles de presse, extraits d'œuvres littéraires, de blogs, etc.) issus de lieux disséminés sur une vaste échelle, liés entre eux par la violence d'un pouvoir, par des conflits, ou par le dialogue, des espérances, des résistances, ou bien encore par des subjectivations qui se font « écho » (*Ibid.*). Soulignons ici le terme d'« écho » utilisé par Sarah Carton de Grammont, qui réussit à le doter d'épaisseur : il est à la fois réverbération et communauté d'expérience, « une parole vivante qui circule et se répercute, qui se pense en même temps qu'elle se vit et qu'elle se dit [...] sur des échelles spatiales et temporelles parfois fort grandes, et dans la singularité des voix subjectives » (*Ibid.* : 46) ; il n'exclut pas la cacophonie.

28. Sarah Carton de Grammont (2015) parle de « chronoscapes ».

29. Sarah Carton de Grammont a forgé ce terme à partir de deux néologismes : celui de « polytopique » qui, posé en épithète d'« habitat », permet de décrire les mobilités et nouveaux modes de vie et d'habiter liés à la croissance du nombre de personnes attachées à plusieurs résidences ; fusionné avec « polygraphier », il désigne une écriture plurielle.

Cette approche suppose évidemment de sacrifier certaines représentations archétypales (persistantes) du « terrain » comme production de connaissances, passant inévitablement par la présence physique et durable de l'ethnographe sur un site spatialement et temporellement compartimenté, et la rencontre non médiatisée avec l'indigène (Clifford 1997 ; Amit 2000). Or, il faut reconnaître que les sites sont inévitablement connectés avec des ailleurs multiples et que l'ubiquité est physiquement impossible. Si l'on se défait de l'exigence de présence physique pour que le savoir produit soit qualifié de proprement « anthropologique », on notera que l'ubiquité ethnographique est bel et bien possible dans la mesure où l'on accepte que la « rencontre » soit médiatisée. La question de l'intensité de la « courbure de l'expérience » – à la source de la production du savoir anthropologique (Piasere 2010) –, qui résulte de cette pratique ethnographique, pourra faire l'objet de débats, mais une chose est certaine : à la souplesse de l'espace doit correspondre l'adaptabilité de la pratique de terrain (Amit 2000).

Au pouvoir synoptique de la carte de répartition des éléments culturels, les études d'aires culturelles peuvent donc substituer la série horizontale de tableaux partiels et impressionnistes dont les échos évoquent des ensembles modulables. À défaut d'être des outils de description et de classification, les cartes ne se présentent que comme des supports d'imaginaires, outils de production des lieux parmi d'autres, figurant au sein d'une myriade d'objets évocateurs, et non comme des instruments qui permettent l'observation en surplomb de l'espace en question. L'anthropologue les mobilise à l'instar de ce qu'elles sont pour les autres acteurs sociaux : des indices de l'existence d'un ensemble plus grand, la Baltique, que l'on ne perçoit jamais dans sa totalité sans médiation. Il s'agit alors de perpétuer sciemment une méthode que les anthropologues connaissent bien : la juxtaposition de vignettes ethnographiques discontinues, en les tissant avec d'autres formes d'écritures. Pour le dire avec les mots de Michel de Certeau, il convient de résister à une certaine « érotique du savoir », une « pulsion scopique » vers le plaisir de « voir l'ensemble » (1990 : 140), en n'acceptant de n'accéder au système que par fragments.

Cette méthode n'est pas sans rappeler celle avancée par George Marcus, qui suggérerait de passer d'une conception verticale à une conception horizontale de l'espace, et de procéder à des ethnographies multisituées qui ne considèrent plus le contexte comme une « toile de fond » explicative, mais comme une construction accrochée au réel par des nœuds de connexion multiples, qui peuvent chacun être le lieu d'une description dense, ou bien faire l'objet d'une alternance entre descriptions exhaustives et descriptions superficielles (Marcus 1995). On pourrait s'inspirer des propositions de Marcus en suivant les imaginaires de la Baltique, en ce sens qu'ils circulent

et se transforment, non pas simplement au gré des frontières nationales, mais de manière bien plus horizontale à mesure que l'on change de scène sociale, de groupe d'intérêt, de point d'observation, voire de situations. Plusieurs Baltiques vécues et imaginées coexistent ainsi dans la Baltique physique (North 2015).

En tant qu'espaces de liminalité, les espaces maritimes traversés par les tensions géopolitiques comme la Baltique font naître notamment des représentations à valence négative en apparaissant comme des lieux d'inquiétude et de danger : ils charrient leur lot de criminalité, de trafics et de pratiques labélisées déviantes, de même que des peurs d'ordres environnemental et militaire. Il en résulte un imaginaire répandu de la Baltique comme espace de risque. Ses fonds marins sont réputés chargés en munitions et en armes chimiques, ou hantés par les sous-marins russes, le paysage étant fortement marqué par ses usages militaires (Feldmann 2013). Pister les imaginaires et les pratiques associés à cet espace et observer les procédés collectifs de gestion des risques (militantisme, syndicalisme, ateliers de prévention publique, etc.) sont autant de façons d'ethnographier la chaîne de gestes, de techniques et de discours qui donnent lieu à la production spatio-temporelle d'une localité à l'échelle macro-régionale. Les études menées par Beatriz et Mats Lindqvist sur l'entrepreneuriat transnational, l'émergence d'une nouvelle division globale du travail – notamment le travail du sexe – et les tentatives (souvent manquées) de constitution d'une solidarité transnationale entre travailleurs autour de la mer Baltique (Lindqvist & Lindqvist 2008 ; Lindqvist 2010, 2014) sont d'excellents exemples de travaux d'anthropologie qui peuvent être lus sous cet angle.

On ne pourra enfin que rejoindre Simon Coleman quand il rappelle que la Baltique doit être étudiée comme « région » en tant qu'elle est mise en relation avec d'autres « régions » du monde qui, ensemble, forment un système global : « Penser au-delà de la Baltique est une autre manière de penser la Baltique » (Coleman 2015 : 9). Formant un système de différenciations producteur de localités, elle est elle-même partie intégrante d'un vaste système relationnel générateur de différences.

Les études sur les migrations, un champ ethnologique très important en Europe du Nord, sont fécondes à ce titre et peuvent être relues à l'aune de ce qu'elles disent de la construction schismogénique permanente des imaginaires de la Baltique (Hannerz 1986 ; Ylänkö 2002 ; Sakaranaho 2003 ; Nic Craith 2006 ; Čiubrinskas 2016). En témoigne par exemple la toponymie. Les noms allemands, finnois et suédois actuels de la mer Baltique désignent une « mer de l'Est » – respectivement *Ostsee*, *Itämeri*

et *Östersjön*³⁰ – dont le nom doit être mis en relation avec la mer du Nord, anciennement appelée « mer de l'Ouest » (*Vestersøen*, en ancien danois ; *Westhersjön*, en ancien suédois ; *Westersalt*, en saxon ; *Westerzee*, en allemand ; *Mare occidentale*, en latin ; voir Inno 1979). La « mer d'Ambre », autre nom de la Baltique, émerge ainsi par différenciation avec, entre autres, la mer du Nord et la mer Méditerranée. Le contraste entre ces mers esquissera peut-être la poétique d'un *tempo* proprement baltique, à la fois écho et rythme dans lesquels se forgent, s'organisent et se transforment les différences, les projections et les espoirs.

La comparaison entre les deux « mers méditerranées » se retrouve autant dans les stéréotypes, selon lesquels les tempéraments culturels des habitants sont analogues au calme ou à l'agitation des mers dont ils sont les riverains (Meyer 2013), qu'au niveau de la géopolitique internationale. Par exemple, l'argument culturaliste de l'« Homme de la Baltique »³¹, proche de la nature et préoccupé par l'écologie, est mis en avant de manière pragmatique par les pays de l'Europe du Nord dans leurs négociations avec les pays de la Méditerranée, pour favoriser leur position dans le commerce international du bois (Martres 2002 : 13), et ce, indépendamment de tout ancrage culturel réel dans les mentalités.

Réflexivité territoriale

Les sociétés qui bordent la Baltique la construisent en tant que telle à travers des pratiques discursives, qui sont à la fois sources de consensus et de tensions, relevant aussi bien de l'histoire que du mythe ou du projet (Gerner, Karlsson & Hammarlund 2002). Une ethnographie parallèle des administrations supranationales européennes et de leur champ d'intervention (pêche, forêt, etc.) pourrait être le lieu d'observation de la construction des imaginaires de l'« aire baltique » à partir de ses enjeux économiques et socio-politiques. Au fondement de cette recherche résiderait la question épineuse de savoir comment coexistent les différents énonciateurs de discours sur la Baltique (décideurs, habitants) et comment s'articulent les différentes conditions d'énonciation de l'existence d'une aire Baltique, depuis le soubresaut culturaliste de son évocation dans une conversation courante, jusqu'à sa stabilisation relative dans le texte historique, voire à son esthétisation dans l'écriture littéraire. L'ethnographie d'une aire ne doit ainsi pas simplement se contenter d'une ambition idiographique, mais penser la manière même

30. Pour un temps, elle a aussi été désignée en russe sous le nom de *Ostzejskoe more* (« mer de l'Est »), avant de devenir *Baltijskoe more*. Seuls les Estoniens la voient comme une « mer de l'Ouest » (*Läänemeri*).

31. Notons que la mer Baltique compte parmi les plus polluées du monde. C'est bien l'indice que ses rives abritent des habitants qui ont longtemps été peu soucieux de son sort.

dont l'«aire» est produite. Elle est socialement construite et pratiquée en tant qu'unité sociale pertinente ayant valeur de localité. Toute étude d'«aire culturelle» vise ainsi à enrichir une théorie constructiviste de l'espace et du territoire, puisque les aires, loin de n'être que le produit de la taxinomie des anthropologues, peuvent être des catégories indigènes.

Cela dit, il convient que les recherches en la matière soient explicites sur le fait que l'espace baltique comme domaine géographique pour l'anthropologie n'est jamais déconnecté des intérêts politiques. En s'intéressant à la Baltique, les historiens, les géopoliticiens, et maintenant les anthropologues, emboîtent en effet le pas aux institutions européennes qui ont mis en place des programmes de coopération entre les États-nations qui l'entourent, ensemble de politiques macro-régionales baptisé «Dimension septentrionale» (Marin 2003). Cela ne signifie pas que la recherche sur les aires vise à éclairer les politiques publiques, ou encore tout bonnement à «connaître l'ennemi» dans l'élan des politiques impérialistes (car cela arrive bien), ni même qu'il s'agisse d'adopter la rhétorique territoriale par pur opportunisme en ancrant son propos dans un discours «payant» institutionnellement.

Si la pensée territoriale implique nécessairement une dimension de pouvoir, on ne peut en faire l'économie. L'impératif d'une anthropologie qui travaille sur la constitution d'aires est ainsi celui d'une réflexivité territoriale. Elle consiste à expliciter les contraintes, les malaises et les écueils du discours territorialisant pour en mettre en lumière le biais. Une approche phénoménologique de l'aire permet par ailleurs d'en affaiblir (si besoin) la force idéologique, en mettant à nu les mécanismes de construction de l'imaginaire aréal.

Loin de vouloir affubler les aires culturelles du stigmate du faux qui est souvent porté par les catégories de grande ampleur, j'ai opté ici pour une posture ethnographique réaliste et située (Clifford 2013), et tenté de rassembler les principales analyses et méthodes proposées pour l'étude de vastes ensembles, afin de les appliquer à la Baltique. Il ne s'agit pas de produire de simples descriptions macro-sociologiques, dont la prétention totalisante – à l'instar de celle de la carte – serait tout bonnement naïve, mais de mettre en place des procédés narratifs, semblables à ceux avancés par Sarah Carton de Grammont pour penser l'espace post-soviétique, qui consistent à assembler des histoires «assez grandes» pour être significatives, sans être «trop grandes» (*Ibid.* : 13). Ce réalisme s'accommode du dialogue, de la partialité et de l'incomplétude, sans pour autant renoncer aux grands ensembles ni aux grandes catégories régionales.

J'ai proposé ici d'envisager la Baltique par analogie avec la Méditerranée, dans la mesure où toutes deux sont des aires heuristiques pour penser les processus de construction, de maintien et d'émergence de frontières et de localités. Appréhendées comme systèmes de différenciation, elles suscitent de l'intérêt non pas en tant que totalités indifférenciées et continues, mais comme espaces dynamiques générateurs de contrastes. Cette analogie est aussi une promesse de comparaisons fructueuses entre ces deux mers « entre les terres », qui entretiennent elles-mêmes des relations de voisinage par lesquelles elles se définissent en miroir l'une de l'autre. Les conséquences de l'entrée en scène de l'Europe baltique et la structuration du débat ethnologique autour des deux mers méditerranéennes qui encadrent l'Europe au Nord et au Sud compléteront la perspective déjà suggérée par João Piña-Cabral (1989) de mener des comparaisons entre Europe méditerranéenne et Europe atlantique.

Enfin, l'usage du concept de chronotope fait résonner, s'il était besoin, cette leçon bien résumée par Paul Ricœur : « les géographies sont si peu autonomes que les confins [des espaces considérés] ne cessent d'être redessinés par l'histoire » (1983 : 368). L'ethnographe, porteur d'une conception souple de l'espace, peut ainsi suivre les usages et imaginaires concurrents – ou simplement parallèles – de cet espace maritime inévitablement politique, ainsi que leurs transformations, avant d'assister un jour à la disparition probable de l'« aire Baltique ». Il faut en effet demeurer sensibles à l'historicité des formations géographiques comme objets de savoir et rester vigilants face à l'ossification bureaucratique des catégories régionales à de simples fins de légitimation académique (Piña-Cabral 1989 : 401). Derrière l'apparence d'immédiateté des partages géographiques, la pensée des espaces – c'est bien connu – est toujours une pratique de pouvoir.

*Uppsala Religion & Society Research Centre,
Uppsala (Suède)
emir.mahieddin@crs.uu.se*

MOTS-CLÉS/KEYWORDS : mer Baltique/*Baltic Sea*, mer Méditerranée/*Mediterranean Sea*, aire culturelle/*cultural area*, chronotope, anthropologie de l'Europe/*anthropology of Europe*.

Abrahams, Ray

1999 « Nation and Identity: A View from Social Anthropology », in Michael Branch, ed., *National Identity and History*. Helsinki, Finnish Literature Society (« Studia Fennica. Ethnologica » 6) : 34-47.

Abrahams, Ray, ed.

1996 *After Socialism. Land Reform and Rural Transformation in Eastern Europe*. Oxford, Berghahn Books.

Albera, Dionigi, Anton Blok
& Christian Bromberger, eds

2001 *L'Anthropologie de la Méditerranée*. Paris, Maisonneuve & Larose / Aix-en-Provence, MMSH (« L'Atelier méditerranéen »).

Albera, Dionigi, Maryline Crivello
& Mohamed Tozy (en collab. avec Gisèle Seimandi)

2016 « Introduction », in Dionigi Albera, Maryline Crivello & Mohamed Tozy, eds, *Dictionnaire de la Méditerranée*. Arles, Actes Sud : 9-25.

Albera, Dionigi & Mohamed Tozy, eds

2005 *La Méditerranée des anthropologues*. Paris, Maisonneuve & Larose/Aix-en-Provence, MMSH.

Amit, Vered, ed.

2000 *Constructing the Field. Ethnographic Fieldwork in the Contemporary World*. New York, Routledge.

Anttila, Veikko & Pekka Leimu

2003 « Évolutions de l'ethnologie », *Ethnologie française* 33 (2) : 203-211.

Appadurai, Arjun

2005 *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*. Trad. de l'anglais (États-Unis) par Françoise Bouillot. Préface de Marc Abélès. Paris, Payot (« Petite bibliothèque Payot » 560).

Arnstberg, Karl-Olof

2008 « Le moment Sigurd Erixon », *Ethnologie française* 38 (2) : 213-219.

Bakhtine, Mikhaïl

1978 *Esthétique et théorie du roman*. Trad. du russe par Daria Olivier. Paris, Gallimard (« Bibliothèque des idées »).

1981 *The Dialogic Imagination. Four Essays*. Ed. by Michael Holquist. Transl. by Caryl Emerson and Michael Holquist. Austin, University of Texas Press (« University of Texas Press Slavic Series » 1).

Balbi, Adrien

1833 *Abrégé de géographie*. Paris, Jules Renouard.

Barth, Fredrik, ed.

1969 *Ethnic Groups and Boundaries*. Bergen, Universitetsforlaget/London, Allen & Unwin.

Basso, Keith

1984 « "Stalking with Stories" : Names, Places and Moral Narratives among the Western Apache », in Edward Bruner, ed., *Text, Play and Stories. The Construction and Reconstruction of Self and Society*. Prospects Heights, Waveland Press : 19-55.

Bateson, Gregory

1958 [1936] *Naven. A Survey of the Problems Suggested by a Composite Picture of the Culture of a New Guinea Tribe Drawn From Three Points of View*. Stanford, Stanford University Press.

Bonnell, Victoria E. & George W. Breslauer

2004 « Soviet and Post-Soviet Area Studies », in David Szanton, ed., *The Politics of Knowledge. Area Studies and the Disciplines*. Berkeley, University of California Press : 217-261.

Bosa, Bastien

2017 « Discuter des “aires culturelles” grâce aux “airs de famille” : réflexions sur les modes d’organisation de la recherche dans les sciences sociales », *Revue d’anthropologie des connaissances* 11 (3) : 455-477.

Braudel, Fernand

1949 *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l’époque de Philippe II*. Paris, Armand Colin.

Bromberger, Christian

2001 « Aux trois sources de l’ethnologie du monde méditerranéen », in Dionigi Albera, Anton Blok & Christian Bromberger, eds, *L’Anthropologie de la Méditerranée...* : 65-83.

2006 « Towards an Anthropology of the Mediterranean », *History and Anthropology* 17 (2) : 91-107.

Bromberger, Christian & Jean-Yves Durand

2001 « Faut-il jeter la Méditerranée avec l’eau du bain ? », in Dionigi Albera, Anton Blok & Christian Bromberger, eds, *L’Anthropologie de la Méditerranée...* : 733-756.

Buchowski, Michał

2010 « L’anthropologie polonaise : état des lieux », *Ethnologie française* 40 (2) : 199-211.

Carton de Grammont, Sarah

2015 « Polytopographier les temporalités, ethnographier les avenir », *Temporalités* 22. En ligne : <http://journals.openedition.org/temporalites/3267>

Certeau, Michel de

1990 *L’Invention du quotidien*, 1. *Arts de faire*. Paris, Gallimard.

Chakrabarty, Dipesh

2009 [2000] *Provincialiser l’Europe*. Paris, Amsterdam.

Čiubrinskas, Vytis

2000 « Identity and the Revival of Tradition in Lithuania: an Insider’s View », *Folk. Journal of the Danish Ethnographic Society* 42 : 19-40.

2005 « The First Program in Anthropology in the Baltic States », *EASA Newsletter* 39 : 6-10.

2016 « Transnationalism as Fragmentation of Globality: Ethnification and Strategies of Reterritorialization of Lithuanian Immigrants in the United States », in Sarunas Paunksnis, ed., *Dislocating Globality. Deterritorialization, Difference and Resistance*. Leiden, Brill : 127-150.

Clifford, James

1997 *Routes. Travel and Translation in the Late Twentieth Century*. Cambridge, Harvard University Press.

2013 *Returns. Becoming Indigenous in the Twenty-First Century*. Cambridge, Harvard University Press.

Coleman, Simon

2015 « (Re-)Placing Pentecostalism: Swedish Mission and the Idea of the Baltic », *Approaching Religion* 5 (1) : 4-15.

Cuisenier, Jean

1990 *Ethnologie de l’Europe*. Paris, Presses universitaires de France (« Que sais-je ? »).

Davis, John

1977 *People of the Mediterranean. An Essay in Comparative Social Anthropology*. London, Routledge & Kegan Paul.

Duquesne, Martine

2003 « Entretien avec Lauri Honko : des “études de poésie populaire” à l’“ethnographie textuelle” », *Ethnologie française* 33 (2) : 237-242.

Ehn, Billy & Siv Ehn

1977 *En polsk familj*. Kristianstad, Tidens.

Engelhardt, Jeffers

2009 «Right Singing and Conversion to Orthodox Christianity in Estonia», in M. Mathijs Pelkmans, ed., *Conversion after Socialism. Disruptions, Modernisms and Technologies of Faith in the Former Soviet Union*. Oxford, Berghahn Books: 85-106.

Feldmann, Beate

2013 *Visionära planer och vardagliga praktiker. Postmilitära landskap i Östersjöområdet*. Stockholm, Stockholm Universitet («Acta Universitatis Stockholmiensis. Stockholm Studies in Ethnology» 7). En ligne : <https://www.diva-portal.org/smash/get/diva2:616791/FULLTEXT01.pdf>

Gerholm, Tomas

1995 «Sweden: Central Ethnology, Peripheral Anthropology», in Han Vermeulen & Arturo Alvarez Roldán, eds, *Fieldwork and Footnotes*. London-New York, Routledge: 159-170.

Gerner, Kristian, Klas-Göran Karlsson & Anders Hammarlund

2002 *Nordens Medelhav. Östersjöområdet som historia, myt och projekt*. Stockholm, Natur och Kultur.

Giblin, Béatrice

2016 «Editorial», *Hérodote. Revue de géographie et de géopolitique* 163: *Mers et Océans*: 3-8.

Gilmore, David, ed.

1987 *Honor & Shame and the Unity of the Mediterranean*. Washington, American Anthropological Association («AAA Special Publications» 22).

Gilroy, Paul

2010 [1993] *L'Atlantique noir. Modernité et double conscience*. Paris, Éditions Amsterdam.

Goody, Jack

2010 *The Eurasian Miracle*. Cambridge, Polity.

Götz, Norbert, ed.

2014 *The Sea of Identities. A Century of Baltic and East European Experiences with Nationality, Class, and Gender*. Huddinge, Södertörn University («Södertörn Academic Studies» 60). En ligne : <http://sh.diva-portal.org/smash/get/diva2:745806/FULLTEXT01.pdf>

Gullestad, Marianne

1992 «Petits faits, grands problèmes: l'anthropologie de la société scandinave contemporaine», *Terrain* 19: 125-146.

Gustavsson, Anders

2015 «Scientific Contacts within Ethnology and Folkloristics Between Sweden and Estonia», *Folklore* 62: 247-266. En ligne : <https://www.folklore.ee/folklore/vol62/gustavsson.pdf>

Hann, Chris

2003 «The Anthropology of Eurasia in Eurasia», *Max Planck Institute of Social Anthropology Working Papers* 57: 1-17. En ligne : <http://www.eth.mpg.de/pubs/wps/pdf/mpi-eth-working-paper-0057.pdf>

Hannerz, Ulf

1986 «Immigrants in Sweden: An Introduction», *Ethnos* 3 (4): 145-147.
1992 *Cultural Complexity. Studies in the Social Organization of Meaning*. New York, Columbia University Press.

Harootunian, Harry D. & Masao Miyoshi, eds

2002 *Learning Places. The Afterlife of Area Studies*. Durham-London, Duke University Press.

Henningsen, Bernd

2008 «A Model Region: The Baltic Sea», *Baltic Worlds* 1: 30-35.

Herskovits, Melville

1950 *Les Bases de l'anthropologie culturelle*. Paris, Maspéro
(« Petite bibliothèque Payot » 16).

Herzfeld, Michael

1986 *Ours Once More. Folklore, Ideology, and the Making of Modern Greece*. New York, Pella.

1987 « As in Our Own House : Hospitality, Ethnography, and the Stereotype of Mediterranean Society », in David Gilmore, ed., *Honor and Shame and the Unity of the Mediterranean*. Washington, American Anthropological Association (« Special Publication » 22) : 75-89.

2007 *L'Intimité culturelle. Poétique sociale dans l'État-nation*. Trad. par Anne-Hélène Kerbirou. Québec, Presses de l'Université de Laval (« Intercultures »).

2008 « Ouvrir les frontières de l'Europe : la géographie bureaucratique d'une discipline », *Ethnologie française* 38 (4) : 597-604.

Hofstadter, Douglas & Emmanuel Sander

2013 *L'Analogie. Cœur de la pensée*. Paris, Odile Jacob.

Hohnen, Pernille

2003 *A Market out of Place? Remaking Economic, Social and Symbolic Boundaries in Post-Communist Lithuania*. Oxford, Oxford University Press.

Hylland Eriksen, Thomas

2009 « Visions récursives : Gregory Bateson et le paradigme ethnique de la Mer du Nord », *Ethnologie française* 39 (2) : 217-227.

Inno, Karl

1979 « Mare Balticum and Balticum », *Journal of Baltic Studies* 10 (2) : 135-147.

Ivanauskas, Vilijus

2006 « The First Baltic States Anthropology Conference "Defining Ourselves : Establishing Anthropology

in the Baltics" », in Vytytis Čiubrinskas & Rimantas Sliužinskas, eds, *Defining Region. Socio-Cultural Anthropology and Interdisciplinary Perspectives*, 1. Klaipėda, Institute of Baltic Sea Region History and Archaeology, Klaipėda University (« Acta Historica Universitatis Klaipedensis » 12 ; « Studia Anthropologica » 1) : 141-145.
En ligne : http://briai.ku.lt/downloads/AHUK_12/12_141-145_Conferences.pdf

Klein, Barbro

2008 « La folkloristique : une discipline mère ? », *Ethnologie française* 38 (2) : 223-232.

Klinge, Matti

1994 *Östersjövärlden*. Stockholm, Atlantis.

Konopczynski, Ladislav

1929 « Le problème baltique dans l'histoire moderne », *Revue historique* 162 (2) : 305-320.

Lebner, Ashley

2016 « La redescription de l'anthropologie selon Marilyn Strathern », *L'Homme* 218 : 117-150.

Lilja, Agneta

2008 « À l'Université de Södertörn », *Ethnologie française* 38 (2) : 329-332.
En ligne : <https://www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2008-2-page-329.htm>

Lindqvist, Beatriz & Mats Lindqvist

2008 *När kunden är kung. Effekter av en transnationell ekonomi*. Umeå, Boréa.

Lindqvist, Mats

2010 « Fast and Flexible : Companies Cross Borders in the Baltic Sea Region », in Madeleine Hurd, ed., *Bordering the Baltic. Scandinavian Boundary-Drawing Processes, 1900-2000*. Berlin, Lit.

2014 « Northern European Space Making in the Era of Neoliberal Europeanization and the Emerging Solidarity Among Baltic Sea Workers », *Focaal. European Journal of Anthropology* 70 : 81-95.

Löfgren, Orvar

2008 «Regionauts: the Transformation of Cross-Boarder Regions in Scandinavia», *European Urban and Regional Studies* 15 (3): 195-209.

Lönnqvist, Bo

2001 «De finlandssvenska sångfesternas visuella gestalt», in Anna-Maria Åström, Bo Lönnqvist, & Yrsa Lindqvist, eds, *Gränsfolkets barn. Finlandssvensk marginalitet och självhävande i kulturanalytisk perspektiv*. Helsingfors, Svenska Litteratursällskapet i Finland: 278-289.

Malinowski, Bronislaw

1923 «The Problem of Meaning in Primitive Languages», in Charles K. Ogden & Ian A. Richards, eds, *The Meaning of Meaning*. London, Kegan Paul, Trench & Trubner: 296-336.

Malte-Brun, Conrad

1829 *Précis de la géographie universelle*. Bruxelles, Berthot, Ode & Wodon.

Marcus, George

1995 «Ethnography in/of the World-System: The Emergence of Multi-Sited Ethnography», *Annual Review of Anthropology* 24: 95-117.

Marin, Anaïs

2003 «La "Dimension septentrionale": une autre forme de la PESc en Europe du Nord», in Dov Lynch, ed., *EU-Russian Security Dimensions*. Paris, Institut d'études de sécurité («Occasional Paper» 46): 42-60.
2009 «Argument Baltique: faux prétexte et modèle juste», *Outre-terre* 3 (23): 347-362.

Martres, Jean-Louis

2002 «Prologue», in Nathalie Blanc-Noël, ed., *La Baltique. Une nouvelle région en Europe*. Paris, L'Harmattan: 9-16.

Meyer, Philippe

2013 *Baltiques. Histoire d'une mer d'ambre*. Paris, Perrin («Pour l'histoire»).

Minnich, Robert

2006 «International Conference "Defining Region": Baltic Area Studies from Socio-Cultural Anthropology and Interdisciplinary Perspectives», in Vytis Čiubrinskas & Rimantas Sliužinskas, eds, *Defining Region. Socio-Cultural Anthropology and Interdisciplinary Perspectives*, 2. Klaipėda, Institute of Baltic Sea Region History and Archaeology, Klaipėda University («Acta Historica Universitatis Klaipedensis» 13; «Studia Anthropologica» 2): 169-170.

Mitchell, Timothy

2004 «The Middle East in the Past and Future of Social Science», in David Szanton, ed., *The Politics of Knowledge*. Berkeley, University of California Press: 74-118.

Mohnike, Thomas

2016 «L'Europe du Nord? Réflexions autour d'un concept», *Deshima* 10: 9-25.

Mongrenier, Jean-Sylvestre

2016 «Poutine et la mer: forteresse "Eurasie" et stratégie océanique mondiale», *Hérodote* 163: 61-85.

Montémont, Albert

1833-1836 *Bibliothèque universelle des voyages effectués par mer ou par terre dans les diverses parties du monde, depuis les premières découvertes jusqu'à nos jours*, 46. Paris, Armand-Aubrée.

Needham, Rodney

1975 «Polythetic Classification: Convergences and Consequences», *Man* new ser. 10 (3): 349-369.

Nic Craith, Máiréad

2006 «Boundaries of Europe: Towards a Political Anthropology of the Baltic States», in Vytis Čiubrinskas & Rimantas Sliužinskas, eds, *Defining Region. Socio-Cultural Anthropology and Interdisciplinary Perspectives*, 2. Klaipėda, Institute of Baltic Sea Region History and Archaeology, Klaipėda University («Acta Historica

Universitatis Klaipedensis » 13 ; « *Studia Anthropologica* » 2) : 117-128. En ligne : http://briai.ku.lt/downloads/AHUK_13/13_117-128_Craith.pdf

North, Michael

2015 *The Baltic. A History*. Cambridge, Harvard University Press.

Parming, Tõnu

1987 « "Baltic Studies" : The Emergence, Development, and Problematics of An Area Studies Specialization », *Journal of Baltic Studies* 18 (2) : 133-166.

Pelkmans, Mathijs, ed.

2009 *Conversion after Socialism. Disruptions, Modernisms and Technologies of Faith in the Former Soviet Union*. Oxford, Berghahn Books.

Piasere, Leonardo

2010 *L'Ethnologue imparfait. Expérience et cognition en anthropologie*. Trad. de l'italien par Renato Dauthuille, avec le concours de Gilles Teissonnières. Paris, Éd. de l'EHESS (« Cahiers de L'Homme » 40).

Piña-Cabral, João

1989 « The Mediterranean as a Category of Regional Comparison : A Critical View », *Current Anthropology* 30 (3) : 399-406.

Pocytė, Silva & Rimantas Sliužinskas

2006 « The Baltic Anthropology Conference at Klaipėda University », in Vytis Čiubrinskas & Rimantas Sliužinskas, eds, *Defining Region. Socio-Cultural Anthropology and Interdisciplinary Perspectives*, 2. Klaipėda, Institute of Baltic Sea Region History and Archaeology, Klaipėda University (« Acta Historica Universitatis Klaipedensis » 13 ; « *Studia Anthropologica* » 2) : 171-177.

Rancière, Jacques

1992 *Les Mots de l'histoire. Essai de poétique du savoir*. Paris, Le Seuil.

Rediker, Marcus

2017 *Les Hors-la-loi de l'Atlantique. Pirates,*

mutins et flibustiers. Paris, Le Seuil (« La Librairie du xx^e siècle »).

Richette, Christian & Åke Daun

2008 « L'ethnologie en Suède, des possibilités fantastiques ! Entretien avec Åke Daun par Christian Richette », *Ethnologie française* 38 (2) : 243-247. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2008-2-page-243.htm>

Ricœur, Paul

1983 *Temps et récit*, 1. *L'intrigue et le récit historique*. Paris, Le Seuil (« L'Ordre philosophique »).

Robinson, Pearl

2004 « Area Studies in Search of Africa », in David Szanton, ed., *The Politics of Knowledge. Area Studies and Disciplines*. Berkeley, University of California Press : 118-183.

Rogan, Bjarne

2008 « Une alliance fragile : Sigurd Erixon, Georges Henri Rivière et l'ethnologie européenne d'avant-guerre », *Ethnologie française* 38 (4) : 701-710.

Sakaranaho, Tuula

2003 « Des déserts d'Arabie aux faubourgs d'Helsinki », *Ethnologie française* 33 (2) : 271-279.

Schippers, Thomas K.

1995 « A History of Paradoxes : Anthropologies of Europe », in Han Vermeulen & Arturo Alvarez Roldán, eds, *Fieldwork and Footnotes. Studies in the History of European Anthropology*. London, Routledge.

2006 « Cultures in Space : Some Reflections on the Mediterranean and the Baltic in a Comparative Anthropological Perspective », in Vytis Čiubrinskas & Rimantas Sliužinskas, eds, *Defining Region. Socio-Cultural Anthropology and Interdisciplinary Perspectives*, 1. Klaipėda, Institute of Baltic Sea Region History and Archaeology, Klaipėda University (« Acta Historica

Universitatis Klaipedensis» 12; «Studia Anthropologica» 1): 9-18.

Segalen, Martine

1991 «Europe du Nord: l'ethnologie de l'Europe du Nord», in Pierre Bonte & Michel Izard, eds, *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Paris, Presses universitaires de France: 263-264.

Segalen, Martine, ed.

1989 *L'Autre et le Semblable. Regards sur l'ethnologie des sociétés contemporaines*. Paris, Éd. du CNRS («CNRS Plus»).

Segalen, Martine & Andres Barrera-González

2008 «Constuire une Europe de l'enseignement et de la recherche», *Ethnologie française* 38 (4): 583-586.

Skalnik, Peter, ed.

2002 *A Post-Communist Millennium. The Struggles for Socio-Cultural Anthropology in Central and Eastern Europe*. Prague, Set Out.

Sørensen, Øystein & Bo Stråth

1997 *The Cultural Construction of Norden*. Oslo-Stockholm-Copenhagen, Scandinavian University Press.

Strathern, Marilyn

1992 *After Nature*. Cambridge, Cambridge University Press.

2004 [1991] *Partial Connections*. Walnut Creek, Altamira Press.

Szanton, David, ed.

2004 *The Politics of Knowledge. Area Studies and the Disciplines*. Berkeley, University of California Press.

Tocheva, Detelina

2007 «Enfances dans le *kollektiv* en Estonie et en ex-URSS», *Ethnologie française* 3: 449-455.
En ligne: <https://www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2007-3-page-449.htm>

2014 «Rupture systémique et continuité éthique: l'orthodoxie russe postsoviétique», *ethnographiques.org* 28.
En ligne: <http://www.ethnographiques.org/2014/Tocheva>

Virtanen, Timo

2003 «Voix du Nord: Ilmar Talve», *Ethnologie française* 33 (2): 213-220.
En ligne: <https://www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2003-2-page-213.htm>

Wæver, Ole

1993 «Culture and Identity in the Baltic Sea Region», in Pertti Joenniemi, ed., *Cooperation in the Baltic Sea Region*. Washington, Taylor & Francis: 23-48.

Ylänkö, Maaria

2002 *La Finlande, pays d'accueil. Approche historique et anthropologique: le cas des immigrés d'Afrique noire*. Helsinki, Societas scientiarum fennica («Commentationes scientiarum socialium» 6).

Zigon, Jarett, ed.

2011 *Multiple Moralities and Religion in Post-Soviet Russia*. New York, Berghahn Books.

Émir Mahieddin, *Penser l'anthropologie de la Baltique*. — Depuis le tournant des années 2000, on voit se développer en Scandinavie comme dans les pays baltes, une anthropologie de la Baltique. Cet article, envisagé comme une synthèse de la manière dont a été pensé cet espace, revient sur sa genèse en tant que spécialisation géographique pour les anthropologues tout en proposant des pistes de recherches pour son développement. L'auteur décrit l'existence d'un système de différenciation baltique qu'il considère comparable au système méditerranéen, articulant des imaginaires à la fois spatiaux et temporels, encourageant à regarder la Baltique comme un « chronotope ». Il plaide pour une conception des aires culturelles basée des divisions géographiques souples, et appelle au renforcement de l'anthropologie de l'Europe par la cristallisation d'un champ septentrional d'études ethnographiques structuré autour de la mer Baltique. Ce dernier servira de contrepoint comparatif à l'anthropologie de la Méditerranée.

Émir Mahieddin, *Rethinking Anthropology of the Baltics*. — Since the turn of the century, in Scandinavia and in the Baltics, we can observe the development of the anthropology of the Baltic Sea Region. This article is conceived as a synthesis of the way this space has been thought of, and tells the story of its emergence as a geographic specialisation for anthropologists. The author also suggests some ideas for the development of ethnographic studies in/of the Baltic area. He depicts the region as a system of differentiation analogous to the Mediterranean system, articulating both spatial and temporal imaginaries, encouraging anthropologist to think of it as a « chronotope ». The author also advances a conception of cultural areas based on flexible geographic divisions in calling for the strengthening of European anthropology by way of Northern comparative anthropological and ethnographic studies structured around the Baltic Sea area as a counterpoint to the anthropology of the Mediterranean.